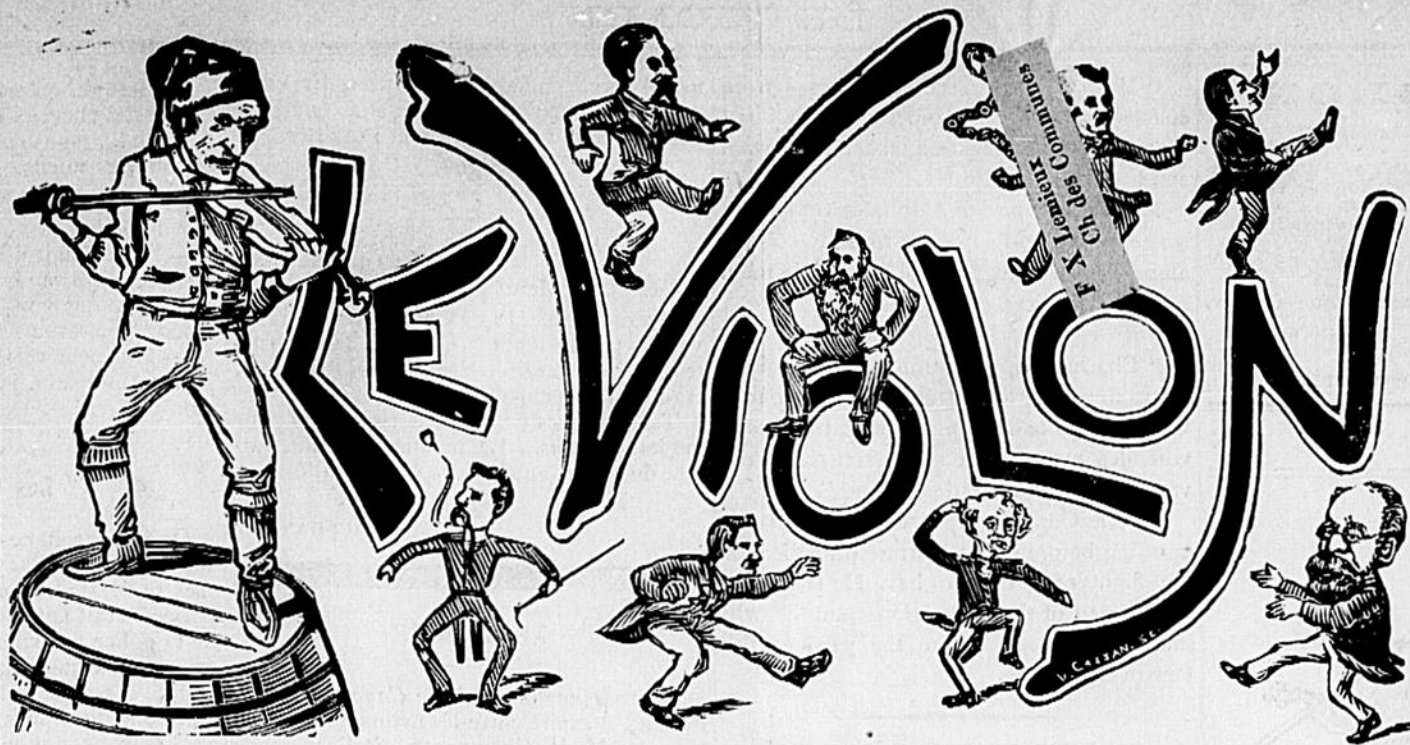


ADMINISTRATION  
 — — —  
 REDACTION  
 45  
 PLACE JACQUES-CARTIER  
 MONTREAL  
 — — —  
 ABONNEMENT  
 UN AN - - \$1.00  
 STRICTEMENT D'AVANCE



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère INSERTION, 20 Cents  
 Autre " 15 Cents

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

DEUX CENTIMS

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 1ER OCTOBRE 1887

No 2

P. X. LEMIEUX, Communes, Ottawa, Ont.



L'IDOLE ROUGE DE QUEBEC

Le Grand Lama Mercier est dans sa pagode à Québec. Il reçoit les hommages des derviches hurlleurs le G. V. Trudel et le P. V. Tardivel, et les derviches tourneurs Amyot et Duhamel.

LE CHARMEUR DE PUNAISES

On connaissait, en fait d'industriels bizarres et fantaisistes, le vernisseur de pattes de dindons, le noircisseur de verres pour éclipses, le découpeur de crêtes de coq, les fabricants d'yeux de poupées, les éleveurs d'astiscots, les bergers en chambre, etc., mais il ne nous avait pas encore été donné de connaître le "charmeur de punaises". Le "charmeur de punaises" existe et rend de véritables services dans les hôtels de certaines villes.

Un chroniqueur du *Gaulois*, qui était descendu dans l'hôtel d'un petit port de Bretagne, n'a eu qu'à se féliciter de la découverte de cet industriel doublé d'un philanthrope, d'un ami de l'humanité. Qu'on en juge ! Notre confrère s'aperçut la première nuit qu'il n'était pas seul dans son lit et qu'il avait à lutter contre une véritable légion de ces affreux insectes qui hantent les vieux matelas. Obligé de renoncer à la lutte, il se résigna à attendre le lever de l'aube dans un fauteuil. Mais, le lendemain, s'étant ouvert de sa mésaventure au substitut, qui était son voisin de table d'hôte, celui-ci lui dit : "Il faut faire venir le père Legorrec, le charmeur de punaises !"

"Le père Legorrec était un vieux marin qui avait beaucoup voyagé et qui avait rapporté, des pays lointains qu'il avait visités, une quantité de recettes et de secrets, notamment celui de "charmer les punaises".

Plusieurs personnes notables de la ville et le substitut lui-même, qui me faisait l'honneur de me parler, avaient fait l'expérience des talents du vieux marin. Quant à sa manière de procéder, c'était un mystère que personne n'avait pu pénétrer jusqu'à présent. Il n'opérait que dans une solitude absolue et toutes portes bien closes. Mais il opérait avec une complète efficacité, et tous les logis où il avait passé étaient définitivement débarrassés de leurs hôtes incommodes et malfaisants.

"Ma curiosité, vivement excitée, autant que mon désir de dormir tranquille, triomphèrent de mes derniers scrupules. Le garçon de l'hôtel fut envoyé chez le père Legorrec, qu'il me présenta quelques instants après. Rendez-vous fut pris pour deux heures dans la chambre où le mystère devait s'accomplir.

"A l'heure dite, le "charmeur" sonnait à ma porte. C'était un vieillard sec et droit. Il portait en bandoulière un sac de toile qui contenait son matériel. Je l'introduisis dans ma chambre, où je le laissai seul, selon le désir qu'il m'en exprima ; et je l'entendis fermer la porte à clef derrière moi.

"Je rejoignis le substitut, qui m'attendait dans le jardin, car nous étions fort curieux, l'un et l'autre, de savoir comment les choses se passeraient. Au bout d'un quart d'heure nous approchâmes doucement des fenêtres de la chambre. Legorrec avait tiré les rideaux, mais il restait encore, à chaque fenê-

tre, un jour étroit par lequel nous pouvions, sans être vus nous-mêmes, assister à l'opération qui se préparait. Le lit était précisément en face des fenêtres, au fond de la pièce.

"Il était complètement défait. Les deux matelas et la paille étaient debout contre les murs. Par terre, une petite terrine et deux fioles que Legorrec avait tirées de sa sacoche. Il vida les deux fioles dans la terrine et remua doucement le mélange. Puis il se déshabilla complètement et se passa à plusieurs reprises, sur toutes les parties du corps, une éponge trempée dans le mélange. Cela fait, il se coucha sur le parquet.

"Après cette première mise en scène bizarre et quelque peu fantastique, l'homme resta immobile. En prêtant l'oreille, je crus entendre un espèce de chant, ou plutôt de murmure, une psalmodie lente et sourde, caractère très étrange et indéfinissable. C'était une des formes de l'incantation.

"Bientôt, je distinguai, dans la demi-obscurité de la chambre, des points noirs en mouvement sur les matelas et sur la paille. C'était un fourmillement, une agitation, un va-et-vient dans tous les sens. La colonie était mise en révolution par quelque événement extraordinaire. Ce désordre se régularisa peu à peu, et l'armée, en longue colonne, descendit de tous côtés, se dirigeant vers l'homme toujours immobile, la tête appuyée sur ses bras repliés et les yeux fermés.

"Les bandes ne venaient pas seulement

des matelas ; il en sortait du bois de lit, du papier de tenture. J'en aperçus au plafond d'où elles se détachaient à un moment pour se laisser tomber sur le parquet, ou sur le corps du patient, qui les attirait avec une force irrésistible. Je me demandais avec un effroi ce que le malheureux allait devenir, ainsi cerné, attaqué, de toutes parts par ces cruels ennemis.

"Il en fut bientôt couvert depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais il ne paraissait pas s'en apercevoir et ne sortait pas de son immobilité, tandis que ce seul spectacle me causait, à moi, de violentes démangeaisons. Mais je remarquai, au bout de quelque temps que les insectes dévorants, dès qu'ils avaient touché le corps de l'homme, devenaient immobiles et comme brusquement foudroyés.

"Tout le gros de l'armée y avait passé ; quelques retardataires, seulement, arrivaient encore pour prendre leur part au désastre commun. Je fis un signe à mon compagnon et nous quittâmes notre poste d'observation."

Notre confrère ajoute que le bonhomme n'a pas de tarif ; on lui donne ce qu'on veut. Il lui remit dix francs, ce qui n'était pas trop, puisque la nuit suivante il n'eut à souffrir d'aucun retour offensif de ses ennemis. Ils étaient tous restés sur le carreau. Seulement, le "charmeur de punaises" n'a jamais voulu livrer son secret. N'importe, on ne dira plus que toutes les carrières sont encombrées. En voilà une qui est tout à fait nouvelle.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents seize cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 1<sup>ER</sup> OCTOBRE 1887



LE NOUVEAU JOURNAL ANGLAIS



ENONS-NOUS les côtes. Il paraît que c'est drôle. M. Beau-grand vient de lancer le premier numéro du *Daily Snooze*, l'organe anglais du cabinet Mercier à

Montréal. Naturellement le propriétaire de la nouvelle feuille aura une rédaction à bon marché, s'il veut tirer un bénéfice des annonces officielles.

Tout le monde sait que M. Beau-grand sait ménager la chèvre et le chou et que ses employés ne mettent jamais du beurre dans leurs épinars.

Avec des scribes pauvrement payés on verra un de ces jours, dans les colonnes du *Daily Snooze*, des traductions de français en anglais dans le genre des suivantes :

"L'hon. M. Mercier est de retour en cette ville et est descendu au St-Lawrence Hall."

The honorable Mr Mercier is of return in this town and is descended to the St-Lawrence-Hall.

"Hier, dans l'église Notre-Dame, le curé a fait un sermon éloquent sur la conversion des pécheurs. Son texte était : Il y aura plus de réjouissance dans le ciel pour la conversion d'un seul pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt dix-neuf justes.

Yesterday in the church Notre-Dame the curate made a sermon eloquent on the conversion of the fishers. His text was : There will have more joy to the sky for the conversion of a fisher alone that for the perseverance of four twenty ten nine rights.

"Le tirage mensuel de la loterie du curé Labelle se fera demain dans le Cabinet de lecture paroissial, à dix heures du matin précises."

The pulling monthly of the lottery of curate Labelle will make itself to-morrow in the Cabinet of reading parochial at ten hours of the morning precise.

"Un homme de police a ramassé, ce matin, sur la rue des Commissaires, un homme ivre et étendu dans la boue avec un pied cassé. Le malheureux a été envoyé à l'Hôtel-Dieu."

A man of police gathered this morning on the street of the Commissioners a man drunk and extended in the mud with a foot broken. The unhappy has been sent to the Hôtel God.

"M. Brazeau a à vendre plusieurs pipes en écume de mer et des pipes en bois à bouts d'ambre, et des blagues à tabac. Il les vend aux prix coutants."

Mr Brazeau has to sale much pipes in froth of sea and pipes in wood to ends of amber and humbugs to tobacco. He them sells to the prices costing.

"Charlie Copperbottom a été traduit ce matin devant le magistrat de police pour le vol d'une botte de foin. Il est entré dans la voie des aveux et il subira son procès devant la cour du banc de la reine."

Charlie Copperbottom was translated this morning before the magistrate of police for the flight of a boot of hay. He is entered in the road of the confessions and he will suffer his law-suit before the yard of the Pew of the Queen.

CORRESPONDANCE POLITIQUE

Québec 28 sept. 1887.

A l'Hon. H. Mercier.

Toi et Gagnon, vous n'avez pas assisté à mon banquet. Mes amis me disent que vous faites du boudin. Ils veulent savoir pourquoi vous me traitez de la sorte. J'ai toujours été et je suis l'honnête Jimmy, le Jimmy du peuple. Je ne veux pas être magané par mes collègues et j'attends vos explications sur le banquet.

Signé,  
McSHANE.

Québec 28 Sept. 1887.

A l'Hon. J. McShane.

Tu t'emportes comme une soupe au lait à propos de rien. Je t'ai envoyé déjà ma lettre d'excuses pour n'avoir pas assisté au dîner. Je m'aperçois que tu montes sur tes grands chevaux. Il y a assez longtemps que tu m'achales dans le cabinet, y a des imites pour faire l'habitant avec moi. Mes amis ne me laisseront plus fooler par toi plus longtemps. Je suis décidé de te faire débarquer de dessus le poulain. Owen Murphy me dit tous les jours que ton influence sur la Chambre ne vaut pas c'te tôle. Ses amis sont décidés de t'envoyer au balai.

Signé,  
MERCIER.

Québec 29 Sept. 1887.

A l'Hon. H. Mercier.

By the holy mother of Moses ! attention à toi si tu te proposes de me faire des bêtises ! Ce n'est pas toi qui es capable de me bluffer ! Avant de sortir de la cambuse il y a plus d'un de tes amis qui attrapperont des poques. Quand on est pas fair avec ses chums, on peut s'attendre à une row du maudit. Quant à ton ami Murphy il passera mal son temps avec moi. Je vas lui tremper une soupe assez chaude qu'elle lui brûlera les bâbines.

Si tu crois que je vas lâcher la boutique sans kicker, devire un peu, mon ami. Ma gang est assez forte pour te faire prendre une sheer dont tu te rappelleras longtemps. Arrive donc avec ton Murphy ; je suis bon pour.

Signé,  
McSHANE.

Québec 29 Sept. 1887.

A l'Hon. J. McShane.

Je viens de recevoir ton billet de ce matin. Il y a un bout à jouer au bouchon. Tous mes collègues sont d'accord avec moi et on est bien décidé à te shipper. Espère encore une couple de semaines mais que je sois paré, alors tu débarqueras un peu croché. Tu n'as pas besoin de faire du train dans les gazettes à propos de ça, tu n'y gagneras rien. Fais tes paquets et prépare toi à mouver.

Signé,  
MERCIER.

Québec 1<sup>er</sup> Oct. 1887.

A l'Hon. H. Mercier.

Me crois-tu assez nichon pour lâcher mon portefeuille. Pense pas, bidoux. Si tu parles encore de ça, je me ferai donner encore un autre banquet et je ne te lirai pas d'avance le speech que j'y ferai. Je n'ai pas plus envie de résigner que toi. On est si bien à Québec. On s'y amuse tant à mes Five O'clock Tea.

Signé,  
McSHANE.

Québec 1 Oct. 1887.

A l'Hon. M. McShane.

Monsieur,  
C'est avec regret que je vous informe que votre utilité a cessé dans mon cabinet, vous

m'obligerez en me faisant parvenir votre portefeuille par le porteur, afin que je le passe à l'administrateur de la Province.

Signé,  
MERCIER.

Québec 1 Oct. 1887.

A l'Hon. H. Mercier.

Pas d'affaire. Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas résigner. Quant à mon portefeuille, je le garde. Viens le cri toi-même, si tu t'en sens capable.

Tes collègues ne sont pas assez blood pour me jeter dehors. Le premier qui me parlera de sortir, aura affaire à mon shilé.

Signé,  
McSHANE.

NECROLOGIE

Le 24 septembre 1887 le *Canard*, âgé de dix ans, a expiré entre les mains de son propriétaire M. H. Champagne dit Beau-grand.

Le pauvre palmipède n'en pouvait plus mais... le régime mesquin qu'il suivait dans les bureaux de la *Patrie* a évidemment avancé sa fin, car le *Canard* était né avec une constitution assez robuste pour vivre encore cinquante ans.

Depuis une couple d'années il s'était opéré un changement extraordinaire dans la petite feuille de la rue St-Gabriel. Elle ne se nourrissait plus que d'articles insipides et de calembours éhiques. Depuis un an le *Canard* ressassait ses anciennes caricatures et les servait pour la troisième ou la quatrième fois à ses abonnés ennuyés.

Le pauvre palmipède a littéralement crevé d'inanition.

Quelques heures avant de mourir il a vainement essayé de se réconcilier avec ses anciens ennemis. Lorsqu'il a demandé les secours de la religion M. Beau-grand lui a répondu qu'il n'y avait que le Grand Vicaire Trudel de disponible pour le confesser. Celui-ci a refusé péremptoirement de se rendre au chevet du moribond en disant que les péchés du *Canard* étaient dans les cas réservés.

Le malheureux Canard a du rendre le dernier soupir le désespoir dans le cœur.

Il a été inhumé secrètement pendant la nuit dernière dans la partie non-consacrée du cimetière, à côté de la tombe de Guibord à une courte distance du lot de son ancien propriétaire.

Que la terre lui soit légère.

R. I. P.

COUPS D'ARCHET

On lit dans le *Monde* de samedi dernier : "On ne s'attendait guère à trouver l'hon. M. Mercier mêlé à un contrat de vidange, c'était pourtant une des surprises que nous réservait l'enquête d'hier.

"S'il est vrai que la Providence est partout, on peut en dire autant de son homme." Rien d'étonnant dans cela. L'hon. M. Mercier tenait à ce que ses amis menassent des vies d'anges.

Un canadien français de Sorel nommé Cusson, qui vit à Lowell, Mass., depuis quelques mois vient d'américaniser son nom en le changeant pour celui de Harsebran.

On rapporte aussi qu'un Mr. Laflamme employé dans un grand hôtel à Horse and Bitch, se fait appeler Mr. Sparks, la consonnance étant plus douce à l'oreille des Américains.

A la cour du recorder. Un pochard avec un nez enluminé de teintes soleil couchant paraît devant le recorder. Le policeman de rigueur se tient à côté de lui à la barre pour éclairer la cour de ses conseils.

Le recorder. Parlez-vous français ?  
Le constable. Non, votre honneur, c'est un matelot.

Le recorder. De quelle nationalité est-il ?  
Le constable. Il est Belge, votre honneur.

Le recorder. Prisonnier, comprenez-vous le flamant ?  
Le constable. Non, votre honneur, c'est un matelot.

Le recorder. Prisoner, were you drunk ?  
Le prisonnier. Yes, your worship.

Le recorder. Cinq piastres ou huit jours. Pour le constable les matelots ne parlent que l'anglais. Le magistrat a pris note de la chose.

Le Vrai Brazeau offre en vente cette semaine 200,000 cigares de marque excellente, toujours aux prix qu'il vous savez au No. 47 rue St-Laurent.

— Victoire, qu'est-ce que cela signifie ? Je trouve des cheveux dans mon potage.

— Oh !... monsieur peut être tranquille... ce sont des miens.

A l'hôtel. — Pardon, fait un voyageur, la dernière fois que je suis venu, vous aviez augmenté vos prix parce que vous n'aviez personne. Maintenant, vous avez du monde. — C'est pour cela que je maintiens mes prix. Autrement, je ne pourrais loger tout mon monde !

Les Boxeurs

On annonçait ces jours derniers que des amateurs anglais ayant organisé dans un théâtre de Madrid un spectacle de boxe la police l'avait fait interdire. Cette décision de la police madrilène sera pleinement approuvée par quiconque a eu dans sa vie l'occasion d'assister à l'une de ces boucheries sans nom dont les amateurs "anglo-saxons se montrent si friands et constituent pour les Anglais et les Américains du Nord un plaisir national.

Parmi les combats de boxe demeurés célèbres en Angleterre, un des plus mémorables est celui de Tom Crig et du nègre Molineaux, qui eut lieu en 1811 à Thistleton-Cap devant vingt mille spectateurs, parmi lesquels figuraient nombre de pairs d'Angleterre, de généraux et de gentlemen illustres.

La lutte eut onze parties. Au second coup Crig eut la bouche ensanglantée ; au troisième il eut un œil tout bleu ; aux trois suivants il fut plusieurs fois renversé ; mais à la fin il reprit l'avantage et dès le septième tour la défaite de Molineaux fut certaine. Celui-ci perdit bientôt ses forces et des applaudissements universels annoncèrent la fin du duel. On rapporte qu'il y eut presque des émeutes dans un quartier de Londres pour s'informer des résultats du combat. Les paris qu'il suscita s'élevèrent à un million. L'éditeur d'un journal l'*Edinburgh Star* fit remarquer, à cette occasion, qu'une souscription ouverte en faveur des prisonniers anglais en France n'avait pas produit une aussi forte somme.

Il ne paraît pas que le temps ait apporté quelque adoucissement à ce plaisir de barbares. Les feuilles anglaises ont publié, il y a quelques années, le récit d'une affaire de ce genre qui, en fait de sauvagerie, dépasse encore tout ce que je viens de rapporter.

La scène se passe dans un "public house." Le prix à disputer entre Edward Wilmot et un autre fameux boxeur était de deux cent francs. Le combat dura une heure et quart. Au bout de ce temps les deux boxeurs étaient encore debout, couverts de sang des pieds à la tête. Minuit venait de sonner, il fallait quitter le public house, mais les combattants ne voulaient pas se séparer sans en avoir fini. On se rendit dans une rue qu'on appelle Carlton-Gardens, en plein quartier de l'aristocratie, et là, devant la maison de Gladstone, la lutte recommença plus terrible que jamais. Elle dura jusqu'à ce que Wilmot eût reçu sur le crâne un coup formidable sous lequel il s'affaissa comme une masse en poussant un long soupir. On le transporta à l'hôpital. Deux jours après il était mort.

Son corps avait été tellement mutilé dans la lutte que sa femme ne pût reconnaître son identité que par ses vêtements.

Où peut conduire la manie de la statistique !

Un savant, remarquable à tout le moins par sa patience, après s'être procuré quatre chevelures de différente teinte et de même poids, s'est mis laborieusement à compter le nombre de cheveux respectifs de chacune. Il a trouvé :

Chevelure rouge : 90,000 cheveux ; chevelure noire, 108,000 ; chevelure châtain, 109,000 ; chevelure blonde, 140,000.

D'où l'on peut conclure que, sauf le cas, très rare, de cheveux artificiels, les blondes ont plus de cheveux que les brunes.

TROUVÉ

Au restaurant de Frank, 65 rue Bleury, 2 billets de banque de \$10, 1 billet de \$2 et \$50 en or, le tout contenu dans une bourse avec d'autres pièces de monnaie. Le propriétaire pourra réclamer l'argent en identifiant sa propriété.

N'oubliez pas le numéro 65 rue Bleury. Huitres en écailles arrivant tous les matins par express et apprêtés pour tous les goûts.

Tout l'argent trouvé chez Frank est annoncé à son de trompe.

F. LABELLE, Propriétaire.



LES SPORTS CRUELS

Vous savez ce que, dans l'argot d'un certain monde, on appelle un sport ?

Le sport est un divertissement ordinairement réservé aux riches et aux oisifs et dont le caractère particulier est d'être susceptible de paris. Le sport par excellence est la course de chevaux. Il y en a d'autres : le canotage, la paume, le tir, etc. Ce sont des jeux, en somme, fort innocents et qui ont, pour la plupart, l'avantage d'exercer les diverses aptitudes physiques de l'homme. Quand le sport a ce dernier caractère surtout, il ne saurait qu'être approuvé.

Mais voici qu'on parle d'introduire à Paris un nouveau sport, cruel et hideux, celui-là. D'après une information publiée ces jours-ci, des combats de coqs s'organiseraient au Château de Madrid, dans le Bois de Boulogne. On ajoute que l'organisateur de cette petite fête sanglante aurait fait venir de ses fermes du Nord huit superbes coqs de combat, au nombre desquels se trouve l'illustre "Franc-Picard" qui a déjà remporté trente-deux victoires et laissé vingt-cinq de ses adversaires morts sur le champ de bataille.

Je suppose que les triomphes de "Franc-Picard" ont eu pour théâtre la Belgique, où la mode des combats de coqs est encore fort répandue, bien que, d'ailleurs, la loi les interdise.

C'est l'Angleterre, naturellement, qui est le pays classique des combats de coqs. Londres a même longtemps possédé un édifice spécial destiné à ce divertissement imbecile et barbare. Aujourd'hui, les combats de coqs ne sont plus autorisés, mais ils n'en sont ni moins fréquents ni moins courus.

Quand on veut faire combattre des coqs on choisit, loin du regard de la police, un emplacement ceint d'une barrière devant laquelle se pressent les spectateurs. Au centre se trouve une estrade arrondie de six à sept mètres de diamètre, qui est le lieu des champions pour lesquels on trace un cercle de 80 centimètres de diamètre d'où ils ne doivent pas sortir.

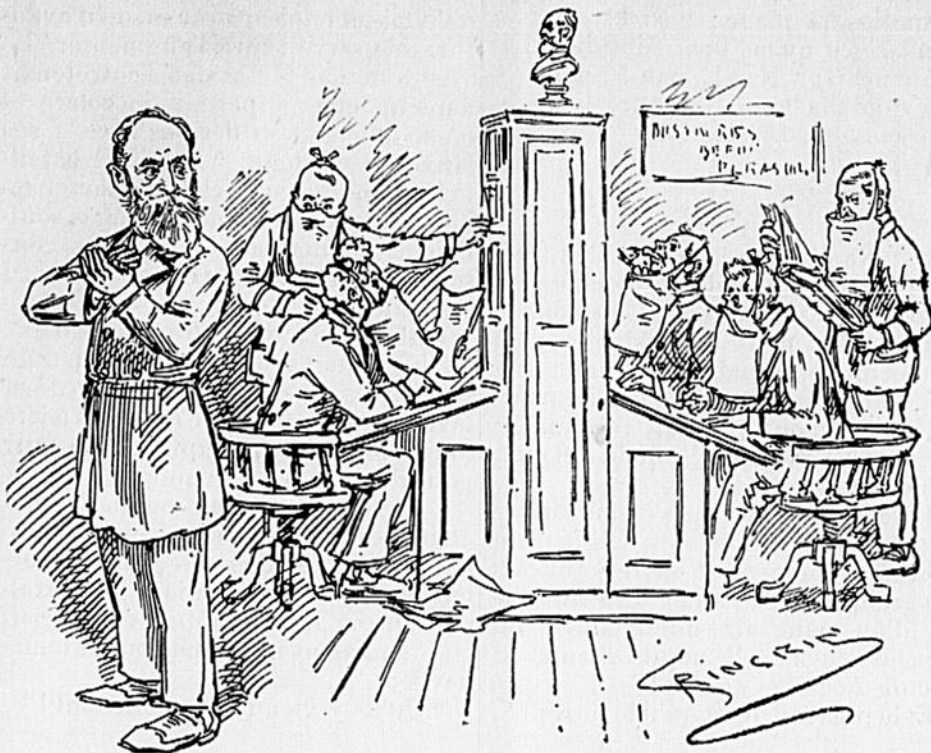
Les combattants soigneusement pesés, appareillés, c'est-à-dire l'éperon armé d'une lame d'acier très aigüe, puis marqués et numérotés sont renfermés dans deux cages-volières. Quand l'heure du combat est venue, les propriétaires prennent dans leurs mains les champions sur lesquels ils ont mis leur espérance ; ils les caressent, les excitent, usent de tous les moyens pour accroître leur fureur, puis les lâchent l'un contre l'autre. Les ailes s'enlacent, les ergots s'enfoncent dans les chairs, le sang jaillit et forme des ruisseaux sur l'arène, les combattants roulent l'un sur l'autre, ne formant qu'une masse agitée de mouvements convulsifs. Et pendant ce temps les paris vont leur train.

Parfois les premiers coups d'ergot sont mortels et le combat est aussitôt fini ; d'autres fois il se prolonge jusqu'à ce que les deux adversaires, l'œil terne, la langue pendante, se laissent tomber sur le sol avec un battement d'ailes qui révèle encore un courage trahi par les forces.

Alors un des propriétaires compte jusqu'à dix. Si la lutte ne se renouvelle pas, chacun prend son coq dans ses mains, le ranime et le place bec à bec devant son adversaire, afin que les deux combattants puissent encore s'entre-déchirer. Si l'un des champions refuse le combat et reçoit sans y répondre les coups de bec de son adversaire, il est déclaré vaincu et tous les paris engagés sur sa valeur sont perdus.

Tel est le champêtre spectacle dont quelques ingénieux anglo-manes se proposent de régaler notre sensibilité. Je doute forte qu'une pareille représentation, si elle a jamais lieu, rencontre le succès sur lequel comptent ses organisateurs. Nous ne comprenons pas, en France, Dieu merci ! ce qu'il y a de salubre et de moralisateur à voir deux coqs s'ouvrir le crâne avec des éperons d'acier.

Cependant le temps n'est pas éloigné de nous où les combats de chiens, autre sport d'origine également anglaise, faisaient florès à la barrière du Combat, à Paris, et ailleurs.



UNE INVENTION UTILE DE JIMMY McSHANE

McSHANE—Cristi, quelle belle idée ai-je eu là ! Je supprime l'heure du lunch pour les employés de mon département et ils ne perdent plus une minute en mangeant au bureau. J'ai essayé ce système sur les 2,000 ou 3,000 touristes que j'envoie tous les ans en Europe et je m'en suis fort bien trouvé. Bravo pour moi !

C'était un spectacle monstrueux. Il n'en attirait pas moins de nombreux amateurs et il était devenu, dans un certain monde, une sorte de mode. Il y avait des chiens célèbres. La généalogie des chiens de combat était comme celle des chevaux de courses et quelques-uns étaient devenus aussi célèbres que "Gladiateur".

Il y a une trentaine d'années, les grands combats de chiens se donnaient aux Moulins de Montmartre. Les chiens les plus célèbres étaient alors ceux d'un fanatique amateur à qui sa maigreur avait fait donner le surnom de "Squelette" : ils se nommaient Loubet Ier et Loubet II.

Un jour "le Squelette" paria que Loubet Ier tiendrait plus longtemps que n'importe quel autre. Lord Seymour, le fameux viveur à qui la voix populaire avait donné le surnom de "mylord l'Arsouille", tint le pari du Squelette.

Le grand seigneur anglais vint à Montmartre avec King, le plus beau bull de l'Angleterre. Il l'accrocha à l'une des ailes du moulin.

"King, lui dit-il gravement, garde-toi bien de lâcher prise."

King obéit. "Mon Loubet, dit à son tour, avec non moins de gravité, le Squelette, tu ne souffriras pas que la France soit battue par l'Angleterre. Va donc et tiens bon."

Loubet prit une autre aile entre ses crocs. Il faisait du vent, les ailes se mirent à tourner ; les chiens, balancés dans l'espace, tournaient avec les ailes. Au bout de quarante-deux minutes, King tomba. Loubet tint bon, une heure, une heure dix minutes, une heure un quart.

Loubet tenait toujours ; seulement, on le vit se débattre. Aux quatre-vingts minutes, il ne bougeait plus.

"Ici, Loubet !" cria le Squelette. Loubet resta suspendu ! On s'approcha ; il était mort. On voulut le détacher, ses crocs étaient plantés dans le bois.

Loubet II lui succéda. Lui aussi fut un champion glorieux. Sur la fin de sa vie, il eut le malheur de devenir aveugle, mais comme le vieux roi Jean de Bohême allié de la France, il n'avait pas besoin de voir les Anglais pour les haïr. Il continua à se battre. Un jour, dans une lutte internationale, il étrangla le fameux Bob, champion de l'Angleterre. Des Anglais furieux de cette défaite le firent empoisonner.

Les combats de chiens sont interdits en France, il y a lieu d'espérer que l'autorité n'autorisera pas davantage les combats de coqs.

JEAN FROLLO.

Le vicomte et le baron.  
Le vicomte :  
—Mon ami, je reconnais comme toi que ton cocher est un cocher hors de ligne, comme on n'en trouve plus, mais...  
—Mais quoi ?  
—Eh bien, il... Oui, enfin, ta femme est un peu légère...  
—Bast ! répond le baron, je le sais bien, mais c'est aujourd'hui le seul moyen de conserver les bons serviteurs !

VARIETES

A l'office ; les réflexions du valet de chambre sur monsieur et madame.

—Les maîtres ! un tas de feignants à qui qu'il faut des domestiques pour les aider à ne rien faire !

Buvez de l'Eau de St. Léon pour guérir le rhumatisme, la constipation et la dyspepsie. Dépôt Central No. 54. Carré Victoria. Téléphone 1432.

Nos fournisseurs :  
La créancière croit devoir adresser publiquement une observation bien sentie à sa demoiselle de magasin, — une grosse lourdaude fraîchement débarquée de la campagne, et qui en prend par trop à son aise avec la marchandise.

—Eulalie, ne tripotez donc pas le beurre comme ça !...  
—Oh ! madame, ça ne fait rien, j'ai les mains sales !

Chez la portière :  
—Pourquoi donc que votre propriétaire veut divorcer ?  
—Parce que sa femme est toujours à filtrer avec le locataire du premier.

Un mot d'Emile Augier :  
Avec l'âge, on est entouré de respect et d'égards. On vous donne les meilleures places et les meilleurs morceaux... Par malheur, la vieillesse n'a qu'un temps.

Au ministère de..., à onze heures du matin, un chef de division demande un commis qui n'est pas encore arrivé au bureau.

—C'est scandaleux ! s'écrie-t-il. Comment veut-on que les chefs soient zélés, quand les petits employés leur donnent de pareils exemples ?

Sur la place de la mairie d'un chef-lieu d'arrondissement.  
Deux aveugles discutent politique.  
—Enfin, dit l'un d'eux, il n'y a pas deux manières de voir...

L'art de se faire retorquer aux examens :  
L'Examineur.—Quels moyens emploieriez vous pour faire suer un malade ?  
L'Impétrant.—J'emploierais les sudorifiques les plus efficaces, le thé, le café, la bourrache, le jaborandi.

—Et si ces potions ne produisaient aucun effet ?  
—J'essaierais de l'antimoine diaphorétique.  
—Et si c'était encore efficace ?  
—Alors, monsieur, en désespoir de cause, j'enverrais mon malade passer son examen chez vous !

Deux Gascons causaient. L'un posait pour le bibliophile, l'autre pour le nabab.  
—Avec mes livres, je pourrais remplir une maison.  
—Et moi, avec la liste de mes maisons, je pourrais remplir un livre.

Les petits combles de la fin :  
Le comble de l'habileté pour un naturaliste :  
Empailler un aigle entier.

Le comble de la naïveté :  
Se jeter dans un puits pour agir comme un sol.

Le comble du dilettantisme :  
Faire de la musique avec les notes de ses créanciers.

Pensée judicieuse d'un capitaine au long cours :  
—C'est généralement dans les ports de mer qu'il y a le plus de population flottante.

—Pourquoi Godefroy de Lorraine fut-il appelé, dans l'histoire, Godefroy de Bouillon ?  
—Parce que c'était un général consommé.

Nous marions Virginie

"Nous marions Virginie," tel est le titre d'un roman désopilant, par Eugène Chavette, qui a été publié par La Bibliothèque Française au commencement du mois courant.

Il est difficile de trouver dans la littérature moderne rien de plus drôle que cet ouvrage. Outre cette œuvre remarquable, on trouve dans le même volume "Julia de Trécœur," par Feuillet, un roman que le succès a consacré et qui est un chef-d'œuvre du genre.

Enfin, et toujours dans le même numéro, une charmante nouvelle de G. Ohnet, intitulé "Le malheur de tante Ursule."

Ces trois ouvrages de premier ordre et qui coûteraient un dollar chacun, en librairie, sont contenus dans un seul volume de La Bibliothèque Française, au prix de 15 cts.

La dernière éclipse de soleil n'a pas beaucoup impressionné le petit Josephin Prud'homme, qui s'est levé à quatre heures, et déclare n'avoir rien vu du tout.

—Tu te plains, ingrat enfant ! lui a répondu son père, alors que tu devrais admirer les voies de la Providence...

—Mais le phénomène était presque fini quand il a fait jour !

—Justement, il faut bénir la nature qui, pour ne pas nous priver de l'astre généreux, a bien voulu ne l'éclipser que pendant la nuit !

Une simple plaisanterie éditée sur le boulevard à Paris :

—Vous connaissez la dernière lettre de Boulanger ?  
—Celle à Ferry ?  
—Non, la dernière.  
—Encore une !  
—Eh bien ! c'est la lettre R.

Cueilli dans les petites nouvelles d'un journal parisien :

"Une demande de divorce entre deux sourds-muets est en instance devant le tribunal de la Seine. C'est le premier cas qui se présente."

C'est que probablement les deux pauvres amoureux n'avaient jamais pu s'entendre.

Quelques néologismes :  
A table, on ne dit plus : donnez-moi de l'eau, s'il vous plaît.

On dit :  
—Donnez-moi de l'anie, puisque l'Océanie.

—Donnez-moi de la dative, puisque l'eau sédative.

Ou bien encore :  
—Donnez-moi du Fra Dia, puisque Fra Diavolo.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

FEUILLETON DU "VIOLON."

TARTARIN de TARASCON

PREMIÈRE ÉPISODE

A TARASCON

III

Nan ! Nan ! Nan !

Suite du coup d'œil général jeté sur la bonne ville de Tarascon.

A la passion de la chasse, la forte race tarasconnaise joint une autre passion : celle des romances. Ce qui se consomme de romances dans ce petit pays, c'est à n'y pas croire. Toutes les vieilleries sentimentales qui jaunissent dans les plus vieux cartons, on les trouve à Tarascon en pleine jeunesse, en plein éclat. Elles y sont toutes, toutes. Chaque famille à la sienne, et dans la ville cela se sait. On sait par exemple, que celle du pharmacien Bézuquet, c'est :

Toi, blanche étoile que j'adore ;

Celle de l'armurier Costecalde :

Veux-tu venir au pays des cabanes ?

Celle du receveur de l'enregistrement :

Si j'étais-t-invisible, personne n'me verrait.

(Chansonnette comique).

Et ainsi de suite pour tout Tarascon. Deux ou trois fois par semaine, on se réunit les uns chez les autres et on se les chante. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce sont toujours les mêmes, et que, depuis si longtemps qu'ils se les chantent, ces braves Tarasconnais n'ont jamais envie d'en changer. On se les lègue dans les familles, de père en fils, et personne n'y touche ; c'est sacré. Jamais même on ne s'en emprunte. Jamais il ne viendrait à l'idée des Costecalde de chanter celle des Bézuquet, ni aux Bézuquet de chanter celle des Costecalde. Et pourtant vous pensez s'ils doivent les connaître depuis quarante ans qu'ils se les chantent. Mais non ! chacun garde la sienne et tout le monde est content.

Pour les romances comme pour les casquettes, le premier de la ville, était encore Tartarin. Sa supériorité sur ces concitoyens consistait en ceci : Tartarin de Tarascon n'avait pas la sienne. Il les avait toutes.

Toutes !

Seulement c'était le diable pour les lui faire chanter. Revenu de bonne heure des succès de salon, le héros tarasconnaise aimait bien mieux se plonger dans ses livres de chasse ou passer sa soirée au cercle que de faire le joli cœur devant le piano de Nîmes, entre deux bougies de Tarascon. Ces parades musicales lui semblaient au-dessous de lui. Quelquefois cependant, quand il y avait de la musique à la pharmacie Bézuquet, il entrait comme par hasard, et après s'être bien fait prier, consentait à dire le grand duo de *Robert le diable*, avec madame Bézuquet la mère... Qui n'a pas entendu cela n'a jamais rien entendu... Pour moi, quand je vivrais cent ans, je verrais toute ma vie le grand Tartarin s'approchant du piano d'un pas solennel, s'accoudant, faisant sa moue, et sous le reflet vert des boyaux de la devanture, essayant de donner à sa bonne face l'expression satanique et farouche de Robert le Diable. A peine avait-il pris position, tout de suite le salon frémissait ; on sentait qu'il allait passer quelque chose de grand... Alors, après un silence, madame Bézuquet la mère commençait en s'accompagnant :

Robert, toi que j'aime  
Et qui reçus ma foi,  
Tu vois mon effroi (bis),  
Grâce pour toi-même  
Et grâce pour moi.

A voix basse, elle ajoutait : "A vous, Tartarin," et Tartarin de Tarascon, le bras tendu, le poing fermé, la narine frémissante, disait par trois fois

d'une voix formidable, qui roulait comme un coup de tonnerre dans les entrailles du piano : "Non !... non !... non !..." ce qu'en bon Méridional il prononçait : "Nan !... nan !... nan !..." Sur quoi madame Bézuquet la mère reprenait encore une fois :

Grâce pour toi-même  
Et grâce pour moi,

— "Nan !... nan !... nan !..." hurlait Tartarin de plus belle, et la chose en restait là... Ce n'était pas long, comme vous voyez : mais c'était si bien jeté, si bien mimé, si diabolique, qu'un frisson de terreur courait dans la pharmacie, et qu'on lui faisait recommencer ses : "Nan !... nan !... quatre et cinq fois de suite.

Là-dessus Tartarin s'épongeait le front, souriait aux dames, clignait de l'œil aux hommes, et, se retirant sur son triomphe, s'en allait dire au cercle d'un petit air négligent : "Je viens de chez les Bézuquet chanter le duo de *Robert le Diable* !" Et le plus fort, c'est qu'il le croyait !...

IV

Ils !!!

C'est à ces différents talents que Tartarin de Tarascon devait sa haute situation dans la ville.

Du reste, c'est une chose positive que ce diable d'homme avait su prendre tout le monde.

A Tarascon, l'armée était pour Tartarin. Le brave commandant Bravida, capitaine d'habillement en retraite, disait de lui : "C'est un lapin !" et vous pensez que le commandant s'y connaissait en lapins, après en avoir tatn habillé.

La magistrature était pour Tartarin. Deux ou trois fois, en plein tribunal, le vieux président Ladevèze avait dit, parlant de lui :

"C'est un caractère !"

Enfin le peuple était pour Tartarin. Sa carrure, sa démarche, son air, un air de bon cheval de trompette qui ne craignait pas le bruit, cette réputation de héros qui lui venait on ne sait d'où ; quelques distributions de gros sous et de taloches aux petits décrocteurs étalés devant sa porte, en avaient fait le lord Seymour de l'endroit, le Roi des halles tarasconnaises. Sur les quais, le dimanche soir, quand Tartarin revenait de la chasse, la casquette au bout du canon, bien sanglé dans sa veste de futaine, les portefaix du Rhône s'inclinaient pleins de respect, et se montraient du coin de l'œil les biceps gigantesques qui roulaient sur les bras, ils se disaient tout bas ses uns aux autres avec admiration : "C'est celui-là qui est fort !... Il a DOUBLES MUSCLES !"

DOUBLES MUSCLES !

Il n'y a qu'à Tarascon qu'on entend de ces choses-là !

Et pourtant, en dépit de tout, avec ses nombreux talents, ses doubles muscles, la faveur populaire et l'estime si précieuse du brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, Tartarin n'était pas heureux, cette vie de petite ville lui pesait, l'étouffait. Le grand homme de Tarascon s'ennuyait à Tarascon. Le fait est que pour une nature héroïque comme la sienne, pour une âme aventureuse et folle qui ne rêvait que batailles, courses dans les pampas, grandes chasses, sables du désert, ouragans et typhons, faire tous les dimanches une battue à la casquette et le reste du temps rendre la justice chez l'armurier Costecalde, ce n'était guère... Pauvre cher grand homme ! A la longue, il y aurait eu de quoi le faire mourir de consommation.

En vain, pour agrandir ses horizons, pour oublier un peu le cercle et la place du Marché, en vain s'entourait-il de baobabs et autres végétaux africains ; en vain entaillait-il armes sur armes, krish malais sur krish malais ; en vain se bourrait-il de lectures romanesques, cherchant, comme l'immortel don Quichotte, à s'arracher par

la vigueur de son rêve aux griffes de l'impitoyable réalité... Hélas ! tout ce qu'il faisait pour apaiser sa soif d'aventures ne servait qu'à l'augmenter. La vue de toutes ses armes l'entretenait dans un état perpétuel de colère et d'excitation. Ses rifles, ses flèches, ses lazos lui criaient : "Bataille ! bataille !" Dans les branches de son baobab, le vent des grands voyages soufflait et lui donnait de mauvais conseils. Pour l'achever, Gustave Aimard et Fenimore Cooper...

Oh ! par les lourdes après-midi d'été, quand il était seul à lire au milieu de ses glaives, que de fois Tartarin s'est levé en rugissant ; que de fois il a jeté son livre et s'est précipité sur le mur pour décrocher une panoplie !

Le pauvre homme oubliait qu'il était chez lui à Tarascon, avec un foulard de tête et des caleçons, il mettait ses lectures en actions, et, s'exaltant au son de sa propre voix, criait en brandissant une hache ou un tomahawk :

"Qu'ils y viennent maintenant !"

Ils ? Qui Ils ?

Tartarin ne le savait pas bien lui-même... Ils ! c'était tout ce qui attaque, tout ce qui combat, tout ce qui mord, tout ce qui griffe, tout ce qui scalpe, tout ce qui hurle, tout ce qui rugit... Ils ! c'était l'Indien Sioux dansant autour du poteau de guerre où le malheureux blanc est attaché.

C'était l'ours gris des montagnes Rocheuses qui se dandine, et qui se lèche avec une langue pleine de sang. C'était encore le Todareg du désert, le pirate malais, le bandit des Abruzzus... Ils enfin, c'était ils !... c'est-à-dire la guerre, les voyages, l'aventure, la gloire.

Mais, hélas ! l'intrépide Tarasconnaise avait beau les appeler les défier... ils ne venaient jamais... Pecairé ! qu'est-ce qu'ils seraient venus faire à Tarascon ?

Tartarin cependant les attendait toujours ; — surtout le soir en allant au cercle.

(A continuer.)

Une jeune dame se présente devant le juge Durand, accompagnée d'un monsieur gris pommelé qui lui prête assistance.

Elle est assignée à la requête d'un homme d'affaires.

Le juge, à la dame. — Vous êtes mariée ?

L'homme d'affaires. — Oui, monsieur !

Le monsieur gris pommelé. — Non monsieur !

Le juge, à la dame. — C'est à vous que je m'adresse, madame. Etes-vous, oui ou non, mariée ?

Madame, en baissant les yeux. — Je m'en rapporte à la sagesse du tribunal.

\*\*

Mœurs administratives.

Dans un ministère, un visiteur demande à parler à un employé supérieur.

— Il n'y est pas, répond d'un ton bref le garçon de bureau.

— Est-ce qu'il est en congé ?

— Je ne crois pas, mais il est peut-être en voyage.

\*\*

Entre vieilles gens :

— Vous voulez toujours vous rajeunir, père Richaud.

— Non. Je vous assure que j'ai 79 ans...

— Vous en avez 80 sonnés !...

— Après cela, je suis tellement sourd que je n'aurai pas entendu sonner le dernier !

LOTÉRIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le

Mercredi, 19 Octobre 1887

— SERA DE —

\$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série - - - \$1.00

Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,  
S. E. LEFEBVRE,  
19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THERÈSE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec promptitude, et à prix très modérés.

Réparation de Fourrures

Donnez vos commandes immédiatement chez C. ROBERT & CIE, afin que vous ne soyez pas obligé d'attendre lorsque le froid sera arrivé.

La maison C. ROBERT & CIE, fait une spécialité de la réparation de la teinture et du nettoyage des fourrures de toutes espèces.

Les prix de C. ROBERT & CIE sont modérés et l'ouvrage est toujours sûr de donner satisfaction. Soyez prudents en donnant vos commandes au plus tôt.

C. ROBERT & CIE.,

Coin des rues St-Laurent et Vitry.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,  
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,  
IMPRESSIONS DE COMMERCE  
ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,

GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

Sous presse—Sera prêt dans une quinzaine de jours.

PAUL ET BERNARDINE  
ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à

IMPRIMERIE GÉNÉRALE,

45, PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL

Boîte 880 B.P